

La Méditerranée de Michelet (1830-1833) : paradoxes de l'universel

« La mer n'appartient pas aux despotes. »
Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1869.

Le tournant de 1830 est décisif pour la carrière d'historien et la trajectoire intellectuelle de Michelet. Lorsqu'il publie en 1831 *L'Introduction à l'histoire universelle*, il affirme d'emblée l'ampleur de son projet et l'étendue de son ambition : il n'est d'histoire qu'universelle, donc inscrite dans une perspective totalisante mettant en jeu l'ensemble du devenir de l'humanité. Cette entreprise infléchit et élargit, entre autres, l'œuvre de Guizot, défenseur d'une conception globale de l'histoire et penseur de « la civilisation » : son cours de 1828 sur *L'Histoire de la civilisation en Europe*, aussitôt publié, connaît un succès immédiat, et son impact sur le grand public cultivé est considérable. Au lendemain de la révolution de Juillet, Michelet est d'ailleurs nommé chef de la section historique des Archives du Royaume grâce à la protection de Guizot - ce dont il s'honore : « Je suis trop heureux de devoir beaucoup à un tel homme¹. »

La hauteur de vues du jeune historien se confirme *L'Histoire romaine* (1833), et déploie toute sa spécificité dans les deux premiers volumes de *L'Histoire de France* (tomes I à IV, des origines au treizième siècle) : la destinée de la Rome ancienne est inséparable de son expansion progressive dans l'ensemble du Bassin méditerranéen ; la progressive émergence de la France comme nation ne se peut comprendre que dans sa perpétuelle interaction avec d'autres ensembles territoriaux plus vastes (l'Empire romain justement, que Charlemagne tente de ressusciter), ou dans les affrontements récurrents qui, à l'époque des Croisades, la confrontent à son autre, sa rivale et sa sœur - la civilisation orientale et musulmane de l'autre rivage.

Dans ces premières œuvres de Michelet, la pensée moderne de l'universalité s'incarne exemplairement dans l'espace méditerranéen. *L'Introduction à l'histoire universelle* en donne la raison : la marche progressive de la civilisation étant orientée d'Orient en Occident, il est logique que l'Europe marque la destination ultime de ce mouvement de lente conquête de soi (d'où, également, le titre adopté par Guizot). Les sujets privilégiés par les deux œuvres suivantes renforcent cette intuition :

¹ PETTIER, Paule, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006, p. 86.

c'est une évidence pour *l'Histoire romaine* (qui pourtant ne couvre que la période de la République) ; quant à la Gaule de Michelet, contrairement à celle d'Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, 1828), elle n'acquiert que progressivement son unité territoriale et son identité propre, grâce à son intégration dans l'Empire romain par César, « l'homme de l'universel » : elle ne deviendra France qu'après la désintégration de l'empire carolingien - si bien que le *Tableau de la France* constitue le troisième livre de *l'Histoire de France*. Penser les origines de la nation reste indissociable d'une réflexion géopolitique étendue à l'ensemble du pourtour méditerranéen.

Cette convergence méditerranéenne s'explique également par l'impact de l'actualité la plus immédiate. La conquête d'Alger en 1830, suivie d'une période de débats intenses, réactive le modèle de l'Afrique romaine, invoqué avec insistance par les partisans d'une colonisation étendue. D'autre part, les saint-simoniens voient désormais dans l'Orient la promesse d'une nouvelle alliance ouvrant sur la régénération de l'Europe contemporaine : Michel Chevalier publie en 1832 son *Système de la Méditerranée*, reprenant une série d'articles publiés dans *Le Globe*, cependant qu'Émile Barrault, parti en Égypte avec bien d'autres « Compagnons de la Femme » pour lancer de grands travaux, prépare son livre *Orient et Occident* qui paraîtra en 1835.

Autant de facteurs croisés qui invitent à faire de l'espace méditerranéen un territoire de prédilection pour penser l'idée d'universalité du genre humain, dans la complexité de ses réalisations historiques comme dans l'ambiguïté de ses visées. Car la Méditerranée de Michelet n'est ni une évidence géographique, ni une donnée historique : plutôt un espace d'expérimentation, où d'incessantes confrontations, entre rencontres et conflits, mettent en question l'articulation entre identités nationales multiples et solidarité mutuelle des sociétés humaines.

La Méditerranée : clivages et conflits

Les premières œuvres de Michelet accordent une importance essentielle, et tout à fait spécifique, à la géographie² : celle-ci s'impose comme un opérateur cognitif indispensable pour comprendre

² Cette question a été magistralement étudiée par Paule PETTIER dans *La géographie de Michelet. Territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet*, Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines », 1997.

l'interaction entre le libre devenir des collectivités humaines et l'ensemble des conditions matérielles qui l'influencent. Rien d'étonnant dès lors à ce que *l'Histoire romaine* commence sur un tableau de Rome, puis sur un panorama de l'Italie. Cette ouverture géographique permet de saisir l'originalité du positionnement adopté par l'historien. Pour Michelet en effet, il n'est point de déterminisme absolu assujettissant les destinées des peuples aux conditions matérielles que lui impose son territoire ; il ne souscrit nullement au fatalisme du milieu que défend, par exemple, Victor Cousin : « Donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique, donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, non pas à telle époque, mais dans toutes, enfin l'idée qu'il est appelé à représenter³. » Inversement, l'historien refuse de considérer, comme les frères Thierry, qu'un déterminisme de race suffise à expliquer l'histoire des nations, le territoire ne fournissant que le cadre matériel, la scène où viennent s'inscrire les événements. La géographie est à la fois un donné et une construction, elle est nature et histoire. Peut-on déceler dans l'Italie des premières pages de *l'Histoire romaine* des indices laissant présager l'empire méditerranéen qu'elle est appelée à fonder ?

Première surprise : non seulement l'Italie n'apparaît pas comme un territoire spécifiquement méridional, mais son unité géographique même semble problématique. C'est un espace travaillé d'oppositions, de contradictions, partagé entre feu et glace, incendie et inondation, Nord et Midi : « Tandis que les neiges des Alpes et des Apennins menacent toujours de noyer la partie septentrionale, les terres du Midi sont inondées par les laves des volcans ou bouleversées par des convulsions intérieures⁴. » À ce partage inaugural correspondent deux zones climatiques très tranchées, juxtaposant paysages quasiment septentrionaux et des enclaves africaines : « Jusqu'à l'entrée du royaume de Naples, sauf la vigne et l'olivier, nous ne rencontrons guère la végétation méridionale, mais une fois arrivé dans l'heureuse Campanie (*Campania Felix*), on trouve des bois entiers d'orangers. Là, commencent à paraître les plantes de l'Afrique, qui effraient presque dans notre

³ COUSIN, Victor, *Cours de philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Paris, Pichon et Didier, 1828, huitième leçon, p. 17.

⁴ MICHELET, Jules, *Histoire romaine*, édition établie et présentée par Paule Petitier, Paris, Les Belles-Lettres, « Eux et eux », 2003, p. 26. Toutes les références à cette œuvre, désormais indiquées au fil du texte, renverront à cette édition.

Europe : le palmier, le cactus, l'aloès armé de piquants » (p. 31). Le territoire montagneux des Samnites, qui contraint le voyageur à une plongée dans l'archaïque, synthétise de manière inquiétante, presque cauchemardesque, ces deux tendances climatiques contradictoires – d'où un paysage « sinistre et sombre », quasi infernal : « Ce n'est point la sublimité ni la brillante verdure des Alpes ; pas davantage la végétation africaine de la Calabre et de la Sicile. Frappées de bonne heure d'un soleil brûlant, les collines ont l'aridité précoce du Midi avec les végétaux du Nord » (p. 170).

Cette Italie d'avant l'histoire renvoie à la toute-puissance originelle de la nature, enchaînant la volonté humaine dans ses charmes et ses fantasmagories. De l'africaine Naples, Michelet rappelle : « Les anciens avaient placé sur ces rivages le palais de Circé. La véritable Circé, avec ses terreurs et ses séductions, c'est la nature du Midi. Elle se présente dans cette délicieuse contrée sous un aspect de puissance sans borne et de violence homicide » (p. 88). Paule Petitier rapproche ce passage de l'évocation de l'Inde primitive dans l'*Introduction à l'Histoire universelle* : « Ce n'est [...] pas seulement une question de climat ; la nature, lorsqu'elle est envisagée en-dehors du développement historique, se révèle partout identique⁵. » Cette angoissante nature, puissance de vie et de mort à la fois, reste hors-histoire et n'indique en rien la future vocation expansionniste de Rome ; l'Italie, future conquérante, apparaît d'abord comme une victime, une plaintive Andromède « jetée au milieu de la Méditerranée, comme une proie aux éléments et à toutes les races d'hommes » (p. 26).

Cette Italie multiple et contradictoire, dont rien ne laisse présager la grandeur future, ne bénéficie pas non plus d'une homogénéité de peuplement lui conférant une identité propre : les premiers chapitres de l'*Histoire romaine* laissent une singulière impression de confusion, les races se multipliant, se juxtaposant et s'affrontant dans des configurations mouvantes et incessamment renouvelées. La fondation de Rome n'obéit ni au paradigme de l'autochtonie, ni au modèle de la colonisation ; d'emblée, la cité se veut synthèse d'influences et d'héritages que tout oppose – y fusionnent notamment l'Orient et l'Occident, voués ensuite à se partager et à se disputer, à plus grande échelle, l'ensemble du Bassin méditerranéen. La Table des matières résume cette spécificité qu'emblématise le personnage de Romulus : « Le fondateur est un banni, un bandit, un héros. Fils de Mars et d'une Vestale ; principe occidental et oriental, plébéien et patricien » (p. 618). Le futur Empire

⁵ PETITIER, *Géographie de Michelet, op. cit.*, p. 88.

romain se définit non pas comme expansion géographique, mais comme négociations et rééquilibres successifs entre divers principes constitutifs: « La civilisation romaine a trois âges. L'âge *italien* ou national finit avec Caton l'Ancien. L'âge grec, commencé sous l'influence des Scipions, donne pour fruit le siècle d'Auguste en littérature, en philosophie Marc Aurèle. Enfin, l'esprit oriental, introduit dans Rome plus lentement et avec bien plus de peine, finit pourtant par vaincre les vainqueurs de l'Orient » (p. 17). Histoire toute pétrie de paradoxes, où les vaincus ne cessent de conquérir Rome victorieuse, où la littérature augustéenne (donc l'*Énéide*...) ne se définit pas comme nationale, où le christianisme s'impose comme conséquence de la tentation orientale.

S'il est une unité de l'Empire romain, elle n'est ni géographique, ni politique, ni seulement culturelle ; elle passe par l'universalité du droit et des droits conquis successivement par les plébéiens, les Latins, les Italiens, les nations soumises à l'Empire et les Barbares : « Cicéron appelle le Sénat : *omnium terrarum arcem*. Toutes les nations doivent escalader à leur tour cette roche du Capitole où siège la curie, le Sénat » (p. 115). La topologie urbaine reflète d'ailleurs cette vocation à l'universel. Après sa destruction par les Gaulois, « au lieu de la cité mesurée par le lituus étrusque à l'image de la cité céleste, s'éleva au hasard la Babel plébéienne, agitée et orageuse, mais toute-puissante pour la conquête » (p. 166). Si bien que les ruines de l'ancienne Rome déploient aux yeux de l'historien « le progrès et l'unité de son histoire » : « Le Forum vous représente la République, le Panthéon d'Auguste et d'Agrippa, la réunion de tous les peuples et de tous les dieux de l'ancien monde en un même empire, en un même temple. Ce monument de l'époque centrale de l'histoire romaine occupe le point central de Rome, tandis qu'aux deux extrémités vous voyez dans le Colisée les premières luttes du christianisme, son triomphe et sa domination dans l'église Saint-Pierre » (p. 25). L'hétérogénéité originelle de Rome en fait la cité de l'universel ; Rome résume d'emblée non quelque « esprit méditerranéen » original et spécifique, mais l'ensemble des tendances contradictoires qui construisent l'espace de la civilisation.

Cette primauté des antagonismes se retrouve à l'échelle globale du bassin méditerranéen. L'*Histoire romaine* (qui se limitera en fait à la République, et se ferme sur l'avènement d'Auguste) est centrée sur les guerres puniques ; Michelet reprend et radicalise une lecture largement partagée par ses contemporains : ce premier conflit mondial a pour enjeu le sort de l'humanité entière. Le chapitre intitulé « Guerre punique » s'ouvre sur cette thèse sans équivoque, que reprendra la

préface de 1866⁶ : « Ce n'est pas sans raison que le souvenir des guerres puniques est resté si populaire et si vif dans la mémoire des hommes. Cette lutte ne devait pas seulement décider du sort de deux villes ou de deux empires ; il s'agissait de savoir à laquelle des deux races, indo-germanique ou sémitique, appartiendrait la domination du monde » (p. 203).

Combat mémorable donc, et que le chute de Carthage ne termine pas. Dès l'*Histoire romaine*, Michelet voit dans les croisades, auxquelles il consacrera deux ans plus tard le livre IV de son *Histoire de France*, une résurgence de cette lutte pluriséculaire : « Il fallut bien des siècles avant que la lutte des deux races pût recommencer, et que les Arabes, cette formidable arrière-garde du monde sémitique, s'ébranlassent de leurs déserts. La lutte des races devint celle de deux religions [...] des deux familles principales du genre humain » (p. 204-205). L'historien rend sensible cette continuité en superposant au récit des guerres puniques des parallèles anachroniques mais significatifs. Rapportant les hésitations et les craintes des soldats romains sur le point de traverser la Méditerranée pour attaquer Carthage, Michelet rappelle en note : « Voyez dans Joinville l'effroi que la mer inspirait aux héros des Croisades » (p. 219). La géographie méditerranéenne elle-même superpose plusieurs strates d'époques très diverses ; on trouve ainsi aux rivages de la Grande-Grèce « la montagne (*al Gibel*, comme les Arabes appelaient l'Etna) » (p. 192). L'espace des guerres de Pyrrhus sera aussi celui des croisades...

Cet antagonisme structurant fait de la Méditerranée le champ clos où les deux races, les deux religions, les deux civilisations qui composent l'humanité semblent appelées à s'affronter de manière récurrente. Nul bégaiement de l'histoire, nul piétinement du devenir cependant ; les croisades ne redoublent pas simplement les guerres puniques, elles expriment une loi de récapitulation à un niveau supérieur des héritages historiques et culturels. Nécessité impérieuse qui fait peut-être de ces conflits renaissants la promesse d'une synthèse harmonique à inventer, l'espace méditerranéen se construisant comme une cathédrale gothique : « Il fallait pourtant que la Croisade s'accomplît. Ce vaste et multiple monde du Moyen-âge, qui contenait en soi tous les éléments des mondes antérieurs, grec, romain et barbare, devait aussi reproduire toutes les luttes du genre humain. Il fallait qu'elle représentât sous la forme

⁶ « On voit [Rome] à merveille dans son duel contre Carthage. Rien de tel n'a paru jamais. C'est le conflit, le choc des deux races et des deux génies qui dominèrent le genre humain. L'enjeu du combat, c'est le monde » (« Préface de 1866 », *Histoire romaine*, *op. cit.*, p. 3).

chrétienne, et dans des proportions colossales, l'invasion de l'Asie par les Grecs et la conquête de la Grèce par les Romains, en même temps que la colonne grecque et l'arc romain seraient liés et soulevés au ciel dans les gigantesques piliers, dans les arceaux aériens de nos cathédrales⁷. » Peut-être d'ailleurs l'importance accordée par la mémoire et la légende à certains épisodes fameux - Charles Martel à Poitiers⁸, Roland à Roncevaux - exprime-t-elle moins l'importance réelle de ces combats que leur valeur symbolique et l'universalité des enjeux auxquels ils renvoient.

Rencontres méditerranéennes

Les logiques de conflit, qui semblent prévaloir en Méditerranée de l'Antiquité aux Croisades, se révèlent pourtant à terme non dépourvues d'avantages collatéraux. Les stratèges de génie et les grands conquérants reconfigurent le territoire, et surtout la manière de l'envisager, par la manière dont ils en prennent possession ; Hannibal passe les Alpes, comme le fera Bonaparte, et ce faisant ouvre l'un des axes majeurs de la circulation des hommes et des idées en Europe. C'est aux Grecs et aux Phéniciens (fût-ce à leur insu) que l'Occident doit le concept même de *mare nostrum*, dont la Rome de l'Empire hérite par et pour les armes : « Les Grecs et les Phéniciens ont découvert les côtes de la Méditerranée qui, depuis, enfermée par les Romains dans leur empire, comme une route militaire de plus, est devenue la grande voie de la civilisation chrétienne. Ainsi, les routes croisées par les guerriers, suivies par les marchands, facilitent peu à peu le commerce des idées, favorisent les sympathies des peuples, et les aident à reconnaître la fraternité du genre humain » (*HR*, p. 244-245). Bref, « les légions ont marché pour lui... »

⁷ MICHELET, Jules, *Histoire de France*, livre IV, Paris, Édition des Équateurs, tome II, 2008, p. 150-151. Toutes les références à cette œuvre renverront désormais à cette édition : tome I, livres I et II ; tome II, livre III (*Tableau de la France*) et IV (les croisades).

⁸ « Une rencontre eut lieu près de Poitiers entre les rapides cavaliers de l'Afrique et les lourds bataillons des Francs (732). Les premiers, après avoir éprouvé qu'ils ne pouvaient rien contre un ennemi redoutable par sa force et sa masse, se retirèrent pendant la nuit. Quelle perte les Arabes purent-ils éprouver, c'est ce qu'on ne saurait dire. Cette rencontre solennelle des hommes du Nord et du Midi a frappé l'imagination des chroniqueurs de l'époque ; ils ont supposé que le choc des deux races n'avait pu avoir lieu qu'avec un immense massacre. » (*Histoire de France*, *op. cit.*, livre IV, p. 220).

Inversement, les périples des missionnaires, qui travaillent à diffuser des conceptions religieuses et philosophiques nouvelles, préparent la rencontre future des peuples et des civilisations, en créant par avance un espace commun de pensée et de représentations. L'empire carolingien doit moins au glaive ou aux efforts de la diplomatie qu'aux infatigables prédications de Saint Boniface, authentique découvreur de l'ancien monde : « Il fut le Colomb et le Cortez de ce monde inconnu, où il pénétrait sans autre arme que sa foi intrépide et le nom de Rome. Cet homme héroïque, passant tant de fois la mer, le Rhin, les Alpes, fut le lien des nations ; c'est par lui que les Francs s'entendirent avec Rome, avec les tribus germaniques ; c'est lui qui, par la religion, par la civilisation, attacha au sol ces tribus mobiles, et prépara à son insu la route aux armées de Charlemagne, comme les missionnaires du seizième siècle ouvrirent l'Amérique à celles de Charles Quint » (*HF*, I, p. 222). Seule cette création d'un espace de croyances et d'idées communes assure, à terme, une centralisation naturelle, centripète, organique – envers positif du despotisme mécanique, administratif ou militaire, qui crée par force d'artificiels empires par l'oppression et la tyrannie.

Dans ce processus de reconnaissance mutuelle et de multiplications des échanges, la Méditerranée est bien le « nid nuptial » dont parle Michel Chevalier, une invitation à la rencontre et au partage plus qu'un obstacle ou une barrière. Aux yeux de Michelet, la véritable frontière séparant l'Europe de son « autre » (l'Afrique, l'Orient, la civilisation musulmane) n'est pas la mer, mais les Pyrénées, « limite solennelle des deux mondes » (*HF*, II, p. 237) : rien d'étonnant à ce que la tradition y place l'épisode héroïque de Roncevaux. Avant de mourir, Roland y a laissé une marque symbolique, une ouverture qui est en même temps un seuil, à la fois naturel et historique : « Ici finit la France [...] Une immense poésie historique plane sur cette limite des deux mondes [...] Cette embrasure de trois cents pieds dans les montagnes, Roland l'ouvrit en deux coups de sa durandal. C'est le symbole du combat éternel de la France et de l'Espagne, qui n'est autre que celui de la France et de l'Afrique » (*HF*, II, p. 37). Le *Tableau de la France* synthétise cette pensée de la frontière, opposant explicitement la Méditerranée comme trait d'union et les Pyrénées comme barrière : « Le mur des Pyrénées nous sépare de l'Espagne, plus que la mer ne la sépare elle-même de l'Afrique. Lorsqu'on s'élève au-dessus des pluies et des basses nuées jusqu'au por [*sic*] de Vénasque, et que la vue plonge sur l'Espagne, on voit bien que l'Europe est finie ; un nouveau monde s'ouvre ; devant, l'ardente lumière d'Afrique ; derrière, un brouillard ondoyant sous un vent éternel » (*HF*, II, p. 9).

Nul déterminisme cependant : la Méditerranée incite aux rencontres croisées sans y contraindre – d'où les choix contrastés des territoires riverains. Le *Tableau de la France* construit un diptyque exemplaire, opposant la Provence, « élancée aux courses maritimes » depuis la plus haute Antiquité, et le Languedoc, qui « recule devant la mer ». La vocation provençale d'ouverture à autrui en fait une terre de mémoire et de culture vivante, héritage du passé et fabrique de l'avenir : « La Provence a visité, a hébergé tous les peuples [...] Les saints de Provence (de vrais saints que j'honore) leur ont bâti des ponts, et commencé la fraternité de l'Occident. Les vives et belles filles d'Arles et d'Avignon, continuant cette œuvre, ont pris par la main le Grec, l'Espagnol, l'Italien, leur ont, bon gré mal gré, mené la farandole. Et ils n'ont plus voulu se rembarquer. Ils ont fait en Provence des villes grecques, moresques, italiennes » (*HF*, II, p. 445). Inversement, la tendance au repli fait du « pierreux » Languedoc de l'an Mil un cimetière de traditions mortes, où un peuple momifié veille jalousement sur ses tombeaux – bref, une « autre Judée », la Judée de l'Europe : « Il ne tenait qu'aux rabbins des écoles juives de Narbonne de se croire dans leur pays. Ils n'avaient pas même à regretter la lèpre asiatique ; nous en avons eu des exemples récents à Carcassonne. C'est que, malgré le cers occidental, auquel Auguste dressa un autel, le vent chaud et lourd d'Afrique pèse sur ce pays » (*HF*, II, p. 41). Conséquence : lorsque au huitième siècle Eudes, maître de l'Aquitaine, conclut avec l'émir Muzuza une alliance diplomatique et stratégique, celle-ci débouche sur une catastrophe et n'inaugure aucun rapprochement politique avec les Sarrasins.

Aucun fatalisme géographique ou racial néanmoins dans une telle analyse. Les croisades font naître le Languedoc à son identité méditerranéenne, l'arrachant à son enfermement et à sa pétrification pluriséculaire ; une fois tournée vers la mer, la région devient un foyer actif de fusion organique entre peuples et civilisations : « Ce Languedoc était le vrai mélange des peuples, la vraie Babel [...] l'élément sémitique, juif et arabe était fort en Languedoc [...] Un commerce actif associait tous ces peuples, rapprochés plus que séparés par la mer. Depuis les Croisades surtout, le Haut-Languedoc s'était comme incliné à la Méditerranée, et tourné vers l'Orient ; les comtes de Toulouse étaient comtes de Tripoli » (*TF*, II, p. 266-267). Certes, la configuration du territoire et son climat – vent d'Afrique, « bitumes et oliviers » (p. 270) – n'a pas changé ; mais, désormais, le Languedoc n'est plus une Judée qu'aux yeux d'une Église jalousement orthodoxe et farouchement opposée à toute forme de métissage : « Il était à craindre que la

vengeance des prêtres ne lui donnât sa mer Morte » (p. 270). Ce sera chose faite, ou presque, avec le massacre des Albigeois.

Si les Croisades réitérent, à un niveau supérieur, le choc des civilisations pour la première fois manifesté par les guerres puniques, c'est avec une tout autre productivité historique. Le livre IV de l'*Histoire de France* organise le récit des croisades comme un drame en trois actes, débouchant non plus sur l'anéantissement de l'un des adversaires (Carthage rasée jusqu'aux fondations, et sa mémoire engloutie), mais sur la promesse d'une possible réconciliation voire d'une mutuelle régénération. Lorsque la première croisade éclate, la violence du combat fratricide s'explique par la surprise, l'incompréhension et l'hostilité immédiates suscitées par une brutale confrontation. D'emblée cependant, l'historien esquisse la perspective d'une alliance future : « Il y avait bien longtemps que ces deux sœurs, ces deux moitiés de l'humanité, l'Europe et l'Asie, la religion chrétienne et la musulmane, s'étaient perdues de vue, lorsqu'elles furent replacées en face par la croisade, et qu'elles se regardèrent. Le premier coup d'œil fut d'horreur. Il fallut quelque temps pour qu'elles se reconnussent et que le genre humain s'avouât son identité » (*HF*, II, p. 144). Si bien que le résultat de la première croisade n'est pas à rechercher à Jérusalem, mais dans le cœur et l'esprit des contemporains. Le bilan militaire des opérations compte peu par rapport à l'ébauche d'un rapprochement, deuxième étape du processus : « L'Europe et l'Asie s'étaient approchées, reconnues ; les haines d'ignorance avaient déjà diminué » (*HF*, II, p. 171). Avant même la dernière expédition de Saint Louis, l'époque des croisades à proprement parler se ferme quand, troisième palier, des sympathies mutuelles sont paradoxalement nées des échanges auxquels obligent les campagnes : « L'Asie et l'Europe s'étaient approchées et s'étaient trouvées invincibles [...] C'est une grand expédition militaire, une lutte de races autant que de religion ; ce long siège est pour le Moyen Age comme un siège de Troie. La plaine d'Acre est devenue à la longue une patrie commune pour les deux partis. On s'est mesuré, on s'est vu tous les jours, on s'est connu, les haines ont été effacées » (*HF*, II, p. 286). La référence à Troie est lourde de sens en ce qu'elle réactive le mythe de la *translatio imperii et studii* : de même que Rome, fondée par Énée, réconcilie dans la vaste synthèse de l'Empire Achéens et Troyens, héritage grec et tradition orientale, la France, nation à vocation universelle, peut espérer quelque jour conclure une nouvelle alliance entre les deux moitiés rivales mais complémentaires du monde civilisé - du monde méditerranéen.

Cette alliance, dans les premiers livres de l'*Histoire de France*, s'amorce non seulement au travers de l'hybridation des pratiques et des cultures, mais dans les croyances religieuses mêmes, qui, première source du conflit, en viennent à inaugurer des formes inédites de syncrétisme accueillant : « Il semblait que les deux familles humaines, l'européenne et l'asiatique, allassent à la rencontre l'une de l'autre ; chacune d'elles se modifiait, comme pour différer moins de sa sœur. Tandis que les Languedociens adoptaient la civilisation moresque et les croyances de l'Asie, le mahométisme s'était comme christianisé dans l'Égypte, dans une grande partie de la Perse et de la Syrie, en adoptant sous diverses formes le dogme de l'Incarnation » (p. 272-273). Ce vaste mouvement de sympathie se trouve contrarié par la réaction immédiate des Églises et clergés constitués, défenseurs de l'orthodoxie - non seulement en Europe, mais aussi en terre d'Islam. Cette symétrie troublante révèle à quel point, et jusque dans leurs mouvements de repli et de rejet, les deux civilisations sont jumelles : « Spectacle bizarre : deux religions ennemies, étrangères l'une à l'autre, s'accordaient à leur insu pour proscrire à la même époque la liberté de pensée » (*HF*, II, p. 280). Une telle réaction bloque néanmoins, et pour longtemps, toute promesse de réconciliation : l'alliance méditerranéenne reste à l'état d'ébauche - et de regret.

Une impossible universalité méditerranéenne

Passer de l'histoire universelle à l'histoire romaine puis à l'histoire de France ne signifie nullement un rétrécissement des perspectives, ou une réduction abrupte du propos à une perspective nationale. Les quatre premiers livres de l'*Histoire de France* insistent sur l'aspiration à l'universel inscrite au principe même du devenir humain : « Diminuer, sans la détruire, la vie locale, particulière, au profit de la vie générale et commune, c'est le problème de la sociabilité humaine. Le genre humain approche chaque jour plus près de la solution de ce problème. La formation des monarchies, des empires, sont les premiers degrés par où il y arrive. L'empire romain a été un premier pas, le christianisme un second. Charlemagne et les Croisades, Louis XIV et la Révolution, l'empire français qui en est sorti, voilà de nouveaux progrès dans cette route » (*HF*, II, p. 88). Progrès dont pourtant, à considérer les choses de plus près, la linéarité voire la logique échappent : cette fière déclaration, empruntée au *Tableau de la France*, tient plutôt d'un acte de foi que d'une constatation fondée.

De fait, dès l'Empire romain, pourtant modèle de référence, apparaissent les conséquences mortifères d'une centralisation abusive. L'identité, la vitalité, la viabilité même d'un territoire sont parfois à jamais détruits par une annexion impérialiste – la géographie, en l'occurrence, ne constitue jamais à elle seule un suffisant facteur d'unité. La victoire sur les Samnites assure à Rome la possession de l'Italie et amorce la conquête du bassin méditerranéen, mais à quel prix ! « L'unité de l'Italie, et par suite celle du monde, furent préparées par la victoire de Rome. Mais ces belles contrées perdirent avec la vie politique leur richesse, et même leur salubrité. Dès lors commence lentement mais invinciblement cette désolation du Latium que toute la puissance des maîtres du monde ne peut arrêter » (*HR*, p. 177). Si d'autre part l'Empire romain fascine, il n'est donné ni au Moyen-Âge ni aux temps modernes la puissance d'en reproduire l'extension ou le mode de gouvernement. Contrairement à Guizot (*Histoire de la civilisation en France*, 1830), Michelet ne voit pas dans l'empire de Charlemagne un renouveau, mais l'ultime décrépitude de l'Empire romain. Le formalisme avec lequel l'empereur copie des cadres administratifs non viables préfigure d'emblée l'échec de la tentative : « Le voilà donc [Charlemagne] jouant de son mieux l'Empire, parlant souvent la langue latine, formant la hiérarchie de ses officiers d'après celle des ministres impériaux » (*HF*, II, p. 252). Résultat : ce « triste effort d'une centralisation prématurée » (II, p. 259) est voué à une dissolution rapide, l'« intolérable unité » imposée par Charlemagne vole en éclats dès le règne de Louis-le-Débonnaire.

Centralisation prématurée ? On s'attend donc à voir, après l'extinction de la dynastie carolingienne, d'autres réalisations plus prometteuses sinon plus probantes. On a vu ce qu'il en est à l'époque des croisades. Par la suite, il semble que le concept de nation, qui suppose une unité organique, fondée sur une symbiose entre un peuple et un territoire, soit voué à supplanter la notion mécanique d'empire, lequel renvoie « à une relation artificielle entre un pouvoir et un espace découpé arbitrairement par la conquête. L'empire n'est qu'un espace-support, déshistoricisé, pour l'exploitation coloniale ou la guerre⁹. » Ce qui n'empêche pas d'inquiétantes résurgences, sanctionnant autant de triomphes du despotisme : « Le Saint-Empire germanique, la Rome catholique, l'empire autrichien surtout, mais encore l'empire colonial anglais constitueront dans la suite de l'*Histoire de France* des résurrections particulièrement maléfiques de cette forme qui avait eu sa

⁹ PETTIER, *Géographie de Michelet, op. cit.*, p. 67-68.

nécessité historique avec l'empire romain, mais qui ne peut désormais incarner que les forces de la réaction¹⁰. »

Comment expliquer cet avortement systématique ? Une évidence d'abord, pour l'historien : aucune continuité ou affinité géographique, aucune unité administrative imposée par l'État ne peut suffire. Parce que purement matérielles, ces déterminations sont impuissantes à fonder quoi que ce soit dans la durée : « L'ordre, l'unité, ont été, ce semble, obtenus par les Romains, par Charlemagne. Mais pourquoi cet ordre a-t-il été si peu durable ? c'est qu'il était tout matériel, tout extérieur, c'est qu'il cachait un désordre profond, la discorde obstinée d'éléments hétérogènes qui se trouvaient unis par force. Diversité de races, de langues et d'esprits, défaut de communications, ignorance mutuelle, antipathie instinctive : voilà ce qui se cachait sous cette magnifique et trompeuse unité de l'administration romaine, plus ou moins reproduite par Charlemagne [...] L'esprit seul a le droit d'unir ; seul, il comprend, et pour tout dire, il aime » (*HF*, I, p. 312). La pensée de l'historien se radicalise : le modèle romain lui-même est mis en cause. Sans doute cette apologie de la solidarité et d'une harmonie fondée sur l'amour révèle-t-elle une inquiétude plus profonde. Les empires meurent-ils uniquement des dissensions internes entre races, nations et civilisations ? Les hordes barbares qui menacent leur frontières leur sont-elles aussi étrangères qu'il le paraît ? Sans doute les clivages qu'instaure un ordre social pyramidal, fondé sur l'inégalité et l'oppression, jouent-ils un rôle plus déterminant qu'on pourrait le croire : « Pour moi, je croirais sans peine que non seulement les Saxons, mais que tout fugitif, tout bandit, tout serf courageux, fut reçu par ces pirates [...] La tradition veut que le plus terrible des rois de la mer, Hastings, fût originellement un paysan de Troyes [...] Souvent peut-être la férocité des Northmans et l'atrocité de leurs ravages furent moins inspirées par le fanatisme odinique que par la vengeance du serf et la rage de l'apostat » (*HF*, II, p. 286). Ce qui condamne fermement, dans l'actualité de 1830, tout empire méditerranéen fondé sur la spoliation et la servitude - et suggère une relecture noire de l'histoire romaine (est-ce aussi pour cela que Michelet s'est interrompu avec l'avènement d'Auguste, lorsque la Méditerranée romaine est encore une radieuse promesse ?...)

Aussi la foi en une possible réalisation universelle du genre humain autour de la Méditerranée est-elle incessamment contrariée par des réserves, des dissonances - le rêve se double d'un cauchemar. La synthèse ou la fusion peinent à se concrétiser dans le métissage ; celui-ci

¹⁰ PETTIER, Paule, « Le deuxième volume de *l'Histoire de France* », *Histoire de France, op. cit.*, II, p. IX.

prend souvent la forme négative de l'hybridation, voire de la monstruosité. Caracalla incarne en sa personne même l'hétérogénéité monstrueuse de l'Empire : « Gaulois par sa naissance, Syrien par sa mère, Africain par son père, Caracalla présente ce discordant mélange de races et d'idées qu'offrait l'Empire à cette époque. En un même homme, la fougue du Nord, la férocité du Midi, la bizarrerie des croyances orientales, c'est un monstre, une chimère. Après l'époque philosophique et sophistiquée des Antonins, la grande pensée de l'Orient, la pensée de César et d'Antoine s'était réveillée, ce mauvais rêve qui jeta dans le délire tant d'empereurs, et Caligula, et Néron, et Commode ; tous possédés, dans la vieillesse du monde, du jeune souvenir d'Alexandre et d'Hercule » (*HF*, I, p. 96). Vieillesse du monde dès l'ouverture de *l'Histoire de France*, référence mythologique à Hercule qui invalide la validité historique de la mémoire d'Alexandre : l'Empire romain fut-il jamais autre chose qu'une idée régulatrice (sublime) et une centralisation administrative aussi autoritaire qu'abusive ?...

Ces obstacles structurels expliquent le rôle réservé au grand homme dans *l'Histoire romaine* et le premier tome de *l'Histoire de France*. Seule une grande pensée peut faire naître un monde méditerranéen, en substituant à l'idée d'expansion ou de conquête celle de l'universalité du genre humain. Tel fut le génie de César, « l'homme de l'humanité », attaché à réaliser l'universel par le droit plus que par l'administration territoriale : « Il projetait au milieu du Champ de Mars un temple, au pied de la roche Tarpéienne un amphithéâtre, à Ostie un port, monuments gigantesques, capables de recevoir les états généraux du monde. Une bibliothèque immense devait concentrer tous les fruits de la pensée humaine » (*HR*, p. 508-509). La personnalité même de César, son individualité s'effacent, absorbés en quelque sorte et annihilés par cette vocation à l'universel – le conquérant des Gaules est une « pâle et blanche figure » (Michelet reprend deux fois ce portrait fantomatique, dans *l'HR*, p. 466, et dans *l'HF*, I, p. 71 – sans que la perspective « française » change quoi que ce soit à l'éloge), spectre qui triomphe par sa mort même, laquelle efface l'individu dans le rayonnement de l'idée. Cette mort d'ailleurs, comme celle d'Alexandre, révèle la vérité d'une destinée : « Alexandre et César ont eu cela de commun d'être aimés, pleurés des vaincus, et de périr de la main des leurs. De tels hommes n'ont pas de patrie ; ils appartiennent au monde » (*HF*, I, p. 83). À cet égard, Antoine est l'authentique héritier de César lorsqu'il entreprend de fonder une nouvelle capitale à Alexandrie, carrefour de la Méditerranée, et d'opérer une synthèse positive des pratiques et des croyances gréco-romaines et orientales (*HF*, I, p. 84) : l'argument national, romain,

brandi par Auguste (la « lutte de l'Orient et de l'Occident ») apparaît à cet égard comme purement conjoncturel, et largement relativisé.

Malgré tout, la vocation à l'universalité qui distingue le grand homme, l'homme de l'humanité dans tous les sens du terme, ne suffit pas à incarner cet idéal dans une structure géopolitique effective. Sans doute faut-il faire la part des raisons circonstancielles. Intellectuel, historien, l'empereur Claude aurait pu inscrire dans le droit, fût-ce en mineur, le rêve de César : « Il eût, dit Suétone, donné la cité à tout l'Occident, aux Grecs, aux Espagnols, aux Bretons et aux Gaulois » (*HF*, livre I, p. 90) ; sa mort prématurée l'empêche de mener à bien « cette grande initiation du monde ». Explication néanmoins sujette à caution – d'autant plus, on l'a vu, que les véritables hommes de l'universel s'accomplissent dans la mort (laquelle, peut-être, les empêche de traduire en despotisme administratif leur utopie universelle ?) En ce début des années 1830, l'unité par l'esprit et par l'amour peut apparaître à Michelet comme une forme supérieure d'universalité – l'empire romain préparant, à cet égard, la diffusion du christianisme dans le bassin méditerranéen : « Le moment où Rome cesse de flotter entre plusieurs chefs, pour obéir désormais à un seul général ou empereur, ce moment coïncide avec l'ère chrétienne [...] En même temps que, par la proscription de l'aristocratie romaine et l'égalité du droit civil, commence le nivellement impérial, la doctrine du nivellement chrétien se répand à petit bruit. La république invisible s'élève sur les ruines de l'autre qui n'en sait rien. Jésus Christ meurt sous Tibère » (dernières lignes de l'avant-propos de l'*HR*, p. 18).

Dans les premières œuvres de Michelet, le monde méditerranéen incarne exemplairement à la fois l'ambition d'universalité inhérent à la marche de la civilisation, et les apories auxquelles se heurte cette ambition quand elle tente de se réaliser géographiquement, politiquement et administrativement. Le bassin méditerranéen est un territoire de conflits dans la mesure même où il se constitue en espace de rencontre ; l'humanité entière se résume dans les deux types de société, de civilisation ou de religion – Rome et Carthage, l'Occident et l'Orient, le christianisme et l'islam – qui se partagent ses rivages : l'espace virtuel de l'universalité s'inverse en zone d'irrémediables conflits toujours ressurgissants. Le volontarisme héroïque du grand homme, « homme de l'humanité », menace à tout instant de se muer en despotisme de conquête et de nivellement¹¹ ; quant au catholicisme, première forme

¹¹ La préface de 1866 à l'*Histoire romaine* revient sur ce rôle du grand homme, et, à la lumière du césarisme napoléonien du second Empire, corrige la vision

d'universalité, il génère les croisades sans accepter aucune forme de syncrétisme. Sans doute l'actualité immédiate (la colonisation en Algérie) et la progressive relativisation du rôle du grand homme expliquent-elles cette lecture désenchantée de l'histoire méditerranéenne.

Peut-être aussi la question est-elle à poser autrement. L'universalité du genre humain, qui pourrait s'incarner exemplairement autour de la Méditerranée, est avant tout une conquête de l'esprit. Aussi l'historien a-t-il un rôle éminent à jouer dans le processus. L'empereur Claude est ainsi, paradoxalement, l'un des héritiers les plus fidèles de la pensée de César, et de son action. En particulier, la prise de distance avec le nationalisme romain d'Auguste lui permet d'envisager le dualisme Orient / Occident comme complémentarité historique et culturelle, dont il restitue une mémoire plus juste et moins conflictuelle : « Tel fut le gouvernement des affranchis sous Claude : d'autant moins national qu'il était plus *humain*. Lui-même ne cachait point sa prédilection pour les provinciaux. Il écrivit l'histoire des races vaincues, celle des Étrusques, de Tyr et de Carthage, réparant ainsi la longue injustice de Rome. Il institua pour lire annuellement ces histoires un lecteur et une chaire au Musée d'Alexandrie ; ne pouvant plus sauver ces peuples, il essayait d'en sauver la mémoire » (*HF*, I, p. 89-90). Symétriquement, c'est un territoire résumant l'universalité méditerranéenne, au pied de l'Etna, qui a donné naissance à Virgile, à Dante et à Vico – penseurs par excellence de l'humanité : « Le monde entier est venu ajouter ; chaque peuple, chaque invasion y a déposé une pensée, comme chaque éruption une lave. Les Pélasges et les Hellènes, les Étrusques et les Samnites, les Romains et les Barbares, Lombards, Sarrasins, Normands, Souabes, Provençaux, tout le genre humain, tribu par tribu, a comparu au pied du Vésuve [...] Et au-dessus de tout cela, une immense poésie historique, l'inspiration du tombeau de Virgile » (*HR*, Avant-propos, p. 9). Cet héritage méditerranéen de Virgile, l'historien en recueille l'idéal universaliste, dont les successifs dévoiements historiques n'entament pas la validité régulatrice et spirituelle.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21

optimiste de l'après-Juillet : « [César] avait goûté l'Orient, Alexandrie et Cléopâtre ; il avait hâte de se faire dieu là-bas, et de trahir ainsi les siens. En se mettant au front le cidarim oriental, il se proclamait à l'Asie, n'était plus un chef d'hommes (*imperator*), mais roi des bêtes. / L'Orient a pleuré César. On le comprend. Le mélange du monde accéléré par lui, abaissant les vivants, leur égalait les morts. L'Empire montra bientôt ce qu'était ce mélange, passant sur l'univers le niveau de la honte et l'égalité du néant » (*Histoire romaine, op. cit.*, p. 5).